

Inauguration du monument érigé au Cardinal Mercier

à l'Institut supérieur de Philosophie, à Louvain,
le 7 mai 1931

en présence de Leurs Majestés le Roi et la Reine

DISCOURS D'OUVERTURE DE LA SÉANCE

par **Mgr Noël**

PRÉSIDENT DE L'INSTITUT

SIRE,
MADAME,
EMINENCE,
EXCELLENCES,
MESSEIGNEURS,
MESDAMES,
MESSIEURS,

Il y avait, ces jours derniers, un demi-siècle écoulé depuis le jour où Léon XIII, par un bref daté du 25 décembre 1880, demandait à l'Université de Louvain l'érection d'une chaire consacrée à la philosophie de saint Thomas.

De cette initiative pontificale est sorti l'Institut supérieur de philosophie et, avec lui, un vaste mouvement d'études, de recherches, de réflexion philosophique, rayonnant de Louvain à travers le monde.

Or, un homme a été l'animateur de ce mouvement. Il a passé vingt-trois ans de sa vie, de 1882 à 1905, à réaliser avec une obéissance obstinée, avec une largeur de vue géniale, le vœu de Léon XIII.

Désiré Mercier domine l'histoire de notre maison. L'hommage que nous lui rendons, aujourd'hui, est l'expression spontanée d'une existence collective qui, tout entière, procède de lui.

Il est vrai, le même homme a passé vingt autres années sur le siège primatial de saint Rombaut. Il y a donné l'exemple des plus hautes vertus. A une heure tragique entre toutes, il a rendu à la patrie les plus éminents services. Ces vingt années cependant ne nous appartiennent pas.

Hier, Malines a consacré la pieuse chapelle où, discrètement, brille l'auréole du saint évêque.

Demain, je n'en doute pas, la capitale élèvera au grand citoyen un monument que lui doit la reconnaissance nationale.

Aujourd'hui, il ne sera question que du penseur et du maître dont nous sommes, ici, les fils spirituels.

M. De Wulf, qui fut l'un de ses premiers disciples et le collaborateur le plus intime de son œuvre philosophique, nous redira les travaux dont il fut le témoin immédiat.

Trois anciens élèves de l'Institut, le professeur Roels, d'Utrecht; Dr Coffey, de Maynooth; Mgr Zaragüeta, de Madrid, nous apporteront les échos de l'enseignement de Mercier dans quelques-uns des nombreux pays qu'il toucha. Une autorité du thomisme actuel, M. Jacques Maritain, nous dira la place de sa pensée dans la philosophie d'aujourd'hui.

S. Exc. le Recteur magnifique marquera son rôle dans la vie universitaire de Louvain.

S. Em. le cardinal Van Roey, enfin, a bien voulu accepter d'achever ce tableau en indiquant les retentissements de la philosophie dans l'épiscopat de son illustre prédécesseur.

SIRE,
MADAME,

Vos Majestés ont voulu mettre à cette journée le sceau de leur auguste présence. Elles daignent témoigner ainsi de la ferveur avec laquelle Elles gardent le souvenir du cardinal Mercier. Nous tous qui communions dans cette même ferveur, nous Leur sommes infiniment reconnaissants de ce geste royal. Nous y trouvons, avec joie une marque nouvelle de l'intérêt que le Roi et la Reine portent aux choses de l'esprit. Nous prions tous ensemble, en ce moment, Vos Majestés, d'accepter avec l'expression de notre gratitude, celle de notre respectueuse et très aimante fidélité.

La grève des typographes bruxellois nous a empêché de paraître depuis trois semaines. Cette grève dure toujours et ce n'est qu'au prix des plus grandes difficultés que le présent numéro (réduit à 14 pages de texte) a pu être imprimé.

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR

Maurice De Wulf

La fête qui nous réunit est une fête de famille — famille spirituelle dont les enfants, dispersés de par le monde, se retrouvent aujourd'hui pour payer un tribut d'affection, de reconnaissance et d'admiration au professeur Mercier, le maître qui leur révéla les inépuisables ressources de la doctrine de Thomas d'Aquin. Interprète génial d'un prince de la philosophie, le moment vint où la longueur d'onde de sa pensée diffusa le thomisme dans deux continents, et le mouvement qu'il suscita continue de se propager en étendue et en profondeur.

L'âge me donne, aujourd'hui, le privilège d'évoquer les débuts de son œuvre grandiose, après avoir eu le bonheur d'en suivre les étapes, au sein de cette université dont il se glorifia toujours d'être le serviteur. Mais combien grande est la difficulté de faire un choix parmi les mille souvenirs qui me reportent quarante ans en arrière, et qui se pressent et se bousculent dans ma conscience — semblables à une foule qui veut forcer l'entrée d'une salle trop étroite pour la contenir.

Le mieux n'est-il pas d'esquisser le portrait du maître qui séduisit nos jeunes années? Imaginez, aux environs de 1888-09, une de ces conférences de philosophie thomiste que le chanoine Mercier avait organisées sur la volonté expresse de Léon XIII. Conférences libres, où les auditeurs laïques affluaient, sans distinction de facultés et qui se donnaient dans un des auditoires peu attrayants des anciennes Halles, à 8 heures du matin, afin de laisser intact l'horaire officiel de l'enseignement universitaire. Théodore Fontaine, le premier de ses fils spirituels; Marchand, professeur à la Faculté des sciences, étaient non moins assidus que Léon De Lantsheere, Georges Decraene, Jean Decoster, Georges Legrand, Isidore Maus, J. Halleux, l'abbé Van den Gheyn, l'abbé Nys, Armand Thiéry, Simon Deploige et tant d'autres. En attendant le maître, nous nous absorbions dans la première lecture de feuilles autographiées distribuées, semaine par semaine, pour servir de canevas au cours, et on avait vite fait de découvrir que des citations de modernes tels que Descartes ou Kant, ou de contemporains tels que Taine, Spencer, Delbœuf, Huxley, Wundt, William James, encadraient des textes de la *Somme théologique*. Car tout, dans ces leçons, visait à faire du thomisme chose palpante de vie.

L'œil éclatant, le timbre coloré d'une voix prenante, le pincement des lèvres, les longs doigts qui faisaient le geste de jeter l'idée à la face de l'auditeur, l'attitude cambrée et légèrement inclinée de la grande silhouette — la diction claire et nerveuse, la langue riche et colorée : tout chez cet homme, né professeur, servait admirablement le rayonnement de l'idée.

On sortait de ces leçons épris d'un idéal, brûlant du désir de savoir, l'âme sereine et le cœur élargi, car ce grand maître et ce grand éducateur, si loyal et si respectueux de la doctrine d'autrui, livrait à ses auditeurs le tout de sa pensée. Il avait horreur de ces méthodes d'enseignement qui consistent à étaler devant de jeunes intelligences, une série de doctrines contradictoires et qui inoculent le virus du scepticisme. « Enseigner, c'est affirmer » est une parole qu'il répétait volontiers à ses collaborateurs.

Ses affirmations à lui étaient nettes, ses solutions étaient cohérentes.

Le même groupe d'auditeurs fidèles se retrouvaient une seconde fois, chaque semaine, l'après-midi du lundi. C'était une séance de discussion libre et toujours ardente d'une thèse, où on cherchait à se convaincre à coups de textes de saint Thomas. De là devait

sortir la Société philosophique qui tint sa première réunion en novembre 1888.

Le chanoine Mercier ne séduisait pas seulement ses jeunes auditeurs par la lucidité de ses conceptions ou par l'assurance de sa dialectique, mais encore par cette irrésistible sympathie et cette bonté enveloppante qui se dégageaient de sa personne et dont tous ceux qui l'ont approché ont subi le charme mystérieux. Le professeur était un ami incomparable, se donnant à tous avec ce calme et ce réconfortant sourire, qui faisaient oublier à quelques importuns le prix des heures qu'ils dérobaient au maître.

Toute sa vie ne devait-il pas être fidèle à cette devise de saint Paul qu'on peut lire encore aujourd'hui sur la cheminée de sa chambre de travail de la rue des Flamands : *Hilarem datorem diligit Deus*. Dieu chérit celui qui se donne avec joie.

A l'époque dont je parle, le chanoine Mercier habitait, presque en face de l'Athénée royal, la maison attenante au grand calvaire de la rue de Namur.

C'est là qu'il recevait ses fidèles, convertissant son petit salon en cabinet d'attente pour les esprits inquiets, troublés par une difficulté de psychologie ou de métaphysique.

Les plus pressés l'escortaient après sa leçon ou l'attendaient en rue, et les explications continuaient sur le trottoir.

Un jour que la Providence m'accordait la faveur de le reconduire, arrivé devant l'église Saint-Michel, il s'arrêta net et se cambrant, il me dit : « Mais pourquoi donc n'étudieriez-vous pas la philosophie du moyen âge du point de vue historique? Quelles richesses, cachées elle doit contenir! Allez trouver à Paris M. Hayréau l'archiviste octogénaire qui a compulsé tant de manuscrits de la Bibliothèque nationale. Il vous orientera ».

Cher maître, avec quelle émotion reconnaissante j'évoque ici ce souvenir! Combien d'autres devaient recueillir de votre bouche de ces paroles qui décident d'une vie.

Dès le début de cet enseignement, dont il était alors seul à porter le poids, le chanoine Mercier avait organisé un examen de licence en philosophie thomiste qui, je vous l'assure, n'était pas une formalité; et une élite de ces licenciés, qu'on peut compter sur les doigts, affronta le doctorat. Celui-ci comportait la publication d'une dissertation, et ces premiers travaux, pour lesquels le maître était exigeant, constituent des productions de premier ordre, telle *La Sensation et la Pensée* de mon ami Th. Fontaine, une mise au point remarquable d'un gros problème cartésien. Il y avait aussi la soutenance de thèses qui attirait des maîtres de renom, désireux de mesurer la valeur de l'enseignement de ce jeune professeur, dont on commençait à parler partout. Le redoutable P. de San, de la Société de Jésus, venait régulièrement soumettre au pauvre récipiendaire les difficultés auxquelles se heurtait son esprit hypercritique.

Mais les événements ne tardent pas à substituer à tout ce provisoire un état définitif, et leur cours se précipite. Les années 1893-94 sont des années décisives, pleines de renouveau.

C'est avant tout l'octroi par Léon XIII de la charte constitutionnelle de l'Institut de philosophie et la nomination d'un corps professoral désigné par le bref pontifical. Le 2 décembre 1894 c'est l'inauguration et la bénédiction des bâtiments spacieux qu devaient abriter l'œuvre nouvelle. Ils s'élevaient dans l'harmonie de leurs lignes gothiques — défiant le sourire des sceptiques qu'estimaient qu'une rangée de bancs et une chaise suffisaient bien à un professeur de philosophie.

La cérémonie coïncida avec une grandiose manifestation de l'honneur de Mgr Mercier. Pour la première fois, il fut possible d'entrevoir jusqu'à quelle profondeur ce remueur d'idées et de conducteur de jeunesse avait conquis les âmes. Ce fut l'occasion de lui offrir le magnifique portrait, où le grand artiste que fut Janssens, a su rendre, avec un rare bonheur, les effluves psychiques qui se dégageaient de la personne du maître.

Ce jour, les étudiants dételèrent les chevaux de sa voiture et la foule, massée sur la place qui porte maintenant son nom, éclata en interminables acclamations.

Enfin, les mêmes années 1893-94 marquent les débuts du travail colossal, de la production féconde auquel Mgr Mercier devait se livrer jusqu'à la fin de sa vie. Il fonde la *Revue néo-scolastique*, dont le lancement, et aussi le nom, provoquèrent les railleries, et qui dut triompher de la redoutable conspiration du silence, mais qui dura et qui dure encore. Il publie coup sur coup ses grands ouvrages de philosophie dont il est inutile que je vous rappelle ici les titres, et dont les éditions se succèdent toujours. Il prend à partie les trois *representative men* de la pensée moderne — Descartes, Kant, Spencer — et, comme jadis le survivant des Horaces, il se mesure avec eux, tour à tour. En même temps il fait face à une administration compliquée; il continue de recevoir un flot de visiteurs; il tient tête à une correspondance volumineuse par laquelle tout autre que lui eût été débordé. Les humbles, non moins que les grands avaient appris à lui écrire et il répondait de sa main, toujours prêt à soulager une détresse, à diriger une conscience, à mettre au service des petits le crédit de son influence grandissante. « Conservez cette somme d'argent pour les besoins de notre Revue, me dit-il un jour, en me tendant quelques billets de banque. Demain, je les aurais donnés à quelque malheureux. »

Le secret de cette étonnante activité? Cet homme avait le don peu ordinaire de travailler vite, de travailler bien, de travailler longtemps.

De travailler vite. A la rapidité de ses conceptions répondait un pouvoir foudroyant d'exécution. Il réalisait en même temps qu'il pensait. Ses grandes mains aristocratiques, permettaient à sa petite écriture, nerveuse et bondissante, de lutter de vitesse avec sa pensée. Dans son bureau de la rue des Flamands, entre un *Saint-Jérôme* et une ancienne horloge, sa table de travail se couvrait de feuillets irréguliers, et des épreuves typographiques traînaient sur les livres entr'ouverts. Aux jours de disette, il lui suffisait de vingt-quatre heures pour alimenter la *Revue néo-scolastique*. La polémique le trouvait toujours prêt. La contradiction doublait ses moyens et rendait son verbe cinglant. Un soir à 7 heures, il prit connaissance d'un article de Michel-Ange Billia, un rosmilien d'Italie, qui l'accusait de matérialisme, et le lendemain au petit jour, je trouvais dans ma boîte aux lettres une réplique qui fermait la bouche à son contradicteur. S'agissait-il de compositions plus importantes, comme son étude contre Marcel Hébert, fallait-il donner un coup de collier pour l'édition d'un volume, il consignait sa porte et travaillait sans répit. Ces rédactions hâtives étaient presque toujours au point, du premier jet. Les innombrables lettres qu'il était amené à écrire, étaient des chefs-d'œuvre d'élégance et de délicatesse.

En composant ses livres, Mgr Mercier prenait scrupule à se corriger, à s'ériger en critique de son propre style, à compulser le *Littré*, toujours à la portée de sa main dans une petite bibliothèque tournante; mais d'ordinaire, il revenait à la forme première, jaillie de l'effort initial de la pensée, non sans avoir effectué mille détours qui faisaient le désespoir de ses typographes.

Comment réussit-il à donner de la cohésion et de la consistance à ces grands traités de métaphysique, ou de psychologie, ou d'épistémologie dont sa vie mouvementée l'obligeait à interrompre sans cesse, à reprendre, par bouts et morceaux, l'élaboration, entre des visites qui allaient se multipliant, au milieu des tracas de toute sorte? Que de fois il s'est plaint des conditions abominables dans lesquelles il composait ses livres! Un autre eût renoncé à la gageure de les écrire.

Mais sa ténacité venait à bout de tous les obstacles. L'orbe lumineux de la lampe que ses familiers voyaient brûler aux heures avancées de la nuit, disait dans son indiscret langage l'endurance de ce grand travailleur. Ce manieur d'hommes, ce psychologue

averti n'eut qu'une seule illusion — et elle demeura incorrigible : il s'imaginait que les autres possédaient une faculté de travail égale à la sienne.

Les rares secrétaires à qui il demanda assistance pendant ses années de professorat le quittaient éreintés ou découragés, et quant à ceux dont il dirigeait quelque thèse ou à qui il suggérait un projet, il lui arrivait de les mander le lendemain pour s'enquérir si la besogne était terminée. Même ses vacances n'étaient qu'une diversion dans le travail. Il les utilisait pour voyager, pour rendre visite à des hommes d'étude, pour intéresser à son œuvre des évêques étrangers. J'eus le rare bonheur de l'accompagner en Irlande, en Suisse, en Espagne et ailleurs — et je ne puis me défendre d'un frisson en me souvenant qu'au printemps de 1896 il faillit être tué, à 5 heures du matin, à la suite d'une fatale reprise. C'était à Burgos. Il tenait à dire sa messe avant de reprendre le train, et, trompé par l'obscurité, au lieu de se rendre à l'église San-Lesmo, marcha dans la direction d'une caserne où une sentinelle apeurée fut sur le point de l'abattre à bout portant. La Providence veillait sur lui. Elle le destinait à des missions supérieures et sublimes auxquelles son savoir philosophique devait donner un incomparable éclat.

Lorsque dans la matinée du 8 février 1906 fut rendue publique la nomination de Mgr Mercier au siège archiepiscopal de Malines, une vague d'orgueil passa sur la foule de ses amis et admirateurs.

Cher et vénéré maître. Le soir de ce même jour, votre grand cœur eut des attentions inoubliables pour vos collaborateurs. « Rien ne sera changé entre nous », telles furent vos premières paroles. Mais ceux que vous aviez admis dans votre intimité, ne parvenaient pas à refouler la mélancolie que suscitait, en eux, la perspective de votre départ. Ils continuèrent pendant longtemps de porter dans leur âme le deuil de la séparation, et à travers l'Archevêque, revêtu de la pourpre romaine, à travers le grand citoyen du monde, leurs yeux n'ont cessé de voir l'initiateur, le professeur et l'ami.

DISCOURS DE M. P. Roels

PROFESSEUR

A LA RIJKSUNIVERSITEIT TE UTRECHT

MAJESTEITEN,
EMINENTIE,
HOOGWAARDIGE EXCELLENTIES,
HOOGEEKWAARDE,
HOOGGELEERDE HEEREN,
DAMES EN HEEREN,

Met grooten schroom neem ik in deze aloude Leuvensche burcht van wetenschap, op deze door haar groot sch wetenschappelijk, godsdienstig en nationaal verleden drierwef heilige plaats, voor dezen illustren en geleerden kring, het woord. Ik wil hier niet gewagen van de gevoelens, die bij mij, leerling van de Leuvensche Alma Mater, op dit plechtig oogenblik om den voorrang strijden. Maar getuigen mag ik zeker wel van een diepe ontroering, nu mij de eer te beurt valt een woord van eerbiedige hulde te mogen spreken ter wetenschappelijke gedachtenis van een man, aan wien, hoewel ik nimmer het voorrecht had onder zijn gehoor te zitten, ik voor mijn wetenschappelijke vorming toch evenveel dank weet, als aan hen, die meer onmiddellijk daaraan hebben gearbeid. Want hem ben ik mijn roeping verschuldigd. De lezing van zijn geschriften wekte de begeerte ter plaatse, waar hij had

gedacht, gewerkt, geleefd aan den bouw van een eigen wetenschappelijk leven te beginnen.

Ik veroorloof mij deze herinnering, omdat, naar mijn overtuiging, het feit een buiten de grenzen van het strikt persoonlijke liggende beteekenis heeft. Want dezer dagen enkele van Merciers geschriften herlezende, besefte ik, helderder nog dan ik het reeds deed, in welke hooge mate hij voor jonge menschen, die nog van geen objectieve waarden, los van de personen, die er de dragers van zijn, weten, het geïncarneerde wetenschappelijk ideaal verwezenlijkte.

Een meester was hij in het scheppen van een affectief contact met zijn lezers. Zijn wetenschappelijke figuur, zooals die uit zijn werk naar voren trad, was al van een buitengewone aantrekkelijkheid. Met heel de wapenrusting der moderne wetenschap aan stond hij voor ons. Onmogelijk hem bij de verwezenlijking van zijn devies « Nova et Vetera » te verdenken van zijn hart aan het oude te hebben verpand, omdat hij van het nieuwe niet voldoende op de hoogte was. Want was hij niet naar Parijs getrokken om zich bij Charcot van de nieuwste psychologie en psychopathologie op de hoogte te stellen en was hij door van Gehuchten niet ingewijd in de anatomie en physiologie van het centrale zenuwstelsel? Van hem viel eenvoudigweg niet te verwachten, dat hij met een loutere verwijzing naar een philosophia perennis de feiten zou negeren. Bij hem behoefde ook niet te worden gevreesd, dat het thomistisch réveil op een poging tot hernieuwing van een aan den geest der eeuw vreemde scholastieke mentaliteit zou stranden. En het pleit voor de zekerheid van de intuïtie der jongere generatie, dat haar vertrouwen in Merciers wetenschap en wijsheid even vast was als dat van den grooten paus, die hem zond.

Het ontbreekt me aan voldoende gezag om op deze plaats en in dezen geleerden kring over Merciers beteekenis als wijsgeer in den breedsten zin des woords te spreken. U zult mij daarom wel willen veroorloven, dat ik mij tot het gebied mijner studiën beperk om in enkele groote lijnen zijn beteekenis als psycholoog te schetsen.

Het zijn vnl., zoo niet uitsluitend, wijsgeerige vraagstukken, die de belangstelling van den psycholoog in Mercier hebben; de feitelijkheid op het gebied der positieve psychologie interesseert hem slechts, in zoverre zij principieel wijsgeerige beteekenis heeft. In de experimenteele psychologie ziet hij een wetenschap, die valt te prijzen om de zorgvuldigheid en nauwkeurigheid, waarmede zij een feitenmateriaal bewerkt, dat een toekomstige wijsgeerige synthese van wijden omvang voorbereidt. Het is trouwens zijn vaste overtuiging, dat de experimenteele psychologie gedurende de eerste vijf en twintig jaar van haar bestaan er veel toe heeft bijgedragen om de beteekenis der spiritualistische filosofie als sluitsteen der positieve wetenschap in een nieuw en helder licht te plaatsen. Maar niet alleen dat, op menig punt heeft zij de spiritualistische filosofie tegenover het materialistisch positivisme in het gelijk heeft gesteld. Ik behoef U in dit verband b. v. slechts te herinneren aan de bevestiging, die, naar zijn mening, de wet van Weber, juist geïnterpreteerd, geeft aan de scholastieke opvatting omtrent de geheel verschillende afhankelijkheid, waarin de verstandelijke en de zintuiglijke activiteit ten opzichte van de materie staan. Verder aan zijn kritiek op de al te simplistische hypothesen der extreme associationisten, vnl. die van Engelschen huize, waarbij grootmeesters der moderne psychologie als Höfding, Ladd en Janet in het vuur worden gebracht.

Maar niet alleen tegen het mecanistisch en materialistisch positivisme, ook tegen een exclusief spiritualisme maakte hij front.

Meesterlijk in één woord is zijn gehandeling van Descartes'

wonderlijke spiritualistisch-mecanistische psychologie. Wie het bewustzijn tot uitsluitend voorwerp der psychologie maakt, moet tot gevolgtrekkingen komen, die wellicht van toepassing kunnen zijn op een denkbeeldig wezen, welks geheele activiteit in denken bestaat, maar die zeker niet opgaan voor het psychophysisch wezen, dat wij ons weten te zijn. Tegenover de stelling van Descartes : de ziel met het denken voorwerp der psychologie wordt dan in een bewonderenswaardige synthese van nieuwe wetenschap en oude wijsheid de substantieele eenheid van den mensch, als voorwerp der anthropologie gehandhaafd.

Handhaving van het bestaansrecht eener filosofie van den mensch waarvoor o. a. ook de experimenteele psychologie de bouwsteenen levert; eerherstel voor de veel gesmaede, wijl vaak verkeerd begrepen scholastieke opvatting omtrent de ziel en haar vermogens, de zege van de scholastieke opvatting der substantieele eenheid van den mensch over de denkbeeldige constructies van een exclusief spiritualisme, zoowel als van een materialistisch en mecanistisch positivisme, ziedaar in groote lijnen de idealen, waarvoor Mercier opkwam.

Heeft de positief-wetenschappelijke psychologie in haar ontwikkeling gedurende de laatste dertig jaren de verwachtingen verwezenlijkt, die Mercier destijds voor den triomf zijner ideeën van haar koesterde?

Zij heeft hem inderdaad niet teleurgesteld. Langzaam aan begint het inzicht zich baan te breken, dat de reactie tegen de filosofie over de schreef is gegaan en dat men het zonder filosofie toch eigenlijk niet stellen kan. De psychologen van de eerste ure gingen te zeer op in hun vernuftig spel met experimenten dat zij het gemis sterk konden gevoelen; zij haalden trouwens tersluiks de filosofie in, daar waar de ervaring hen in den steek liet. Maar openlijk bepleit men nu de noodzakelijkheid om verklaringsfactoren van filosofischen aard na grondig wetenschappelijk onderzoek aan de gegevens der ervaring te werk te stellen. Daarenboven richt de belangstelling van den psycholoog zich al lang niet meer uitsluitend op uit het bewustzijn geïsoleerde inhouden. Zij gaat hoe langer hoe meer uit naar vraagstukken, die den mensch in zijn geheel, den mensch als individu, als persoon, als ik betreffen. En waar het daarbij vnl. ook aankomt op de bepaling der betrekking, die er tusschen de verscheidenheid der functies en de eenheid van het individu bestaat, postuleert men beginselen van eenheid, die niet alleen, wat de terminologie, maar ook wat hun inhoud aangaat met de scholastieke vermogens overeenkomen. En deze vermogens op hun beurt vormen geen mozaiek van zelfstandige realiteiten, maar gelden als uitstralingen van een fundamenteel iets, dat bij verschillende auteurs wel verschillende namen draagt, maar door allen toch als een actief beginsel van psychisch leven wordt opgevat.

Ook de kritiek op het exclusieve spiritualisme heeft weerklank gevonden; hier gaat de reactie zelfs verder dan Mercier ooit heeft kunnen vermoeden. Steeds meer komt men in verzet tegen de echt Cartesiaansche opvatting van een op de leest der anorganische natuurwetenschappen geschoeide wetenschap der bewustzijnsverschijnselen. Hoe langer hoe meer wint de overtuiging veld, dat de psychologie veeleer een biologische, d. i. organische natuurwetenschap is, die de verschillende wijzen van aanpassing van het geheele psychophysisch organisme aan de voorwaarden van het milieu tot voorwerp heeft. Deze opvatting sluit de erkenning in, dat de reageerende eenheid een psychophysisch compositum is; zij grijpt daardoor terug op de biologisch-psychologische opvattingen van Aristoteles en de Scholastieken, wier « actus sunt compositi » de getrouwe vertaling vormen van een der grondstellingen dezer functionalistische psychologie.

Niet alleen getuigt de ontwikkeling der positieve psychologie gedurende de laatste dertig jaren van Merciers scherpen wetenschappelijk blik, voor een groot gedeelte dankt zij hem ook haar karakteristiekverloop. Zijn handboeken hebben in nagenoeg alle wereldtalen met evenveel kracht voor de aloude aristotelische en scholastieke psychologische wijsheid als voor modern positief onderzoek gepleit; tal van magistrale geschriften hebben in kringen, die aanvankelijk vreemd, zoo niet vijandig, tegenover de pretenties der experimenteele psychologie stonden, sympathieën gewekt, die de jonge wetenschap wel van noode had. En in een tijd, dat zelfs in het geboorteland der experimenteele psychologie, psychologische laboratoria aan de Universiteiten nog maar tot de hooge uitzonderingen behoorden, schonk hij zijn Instituut een volledig uitgeruste zielkundige werkplaats.

De geschiedenis, ik ben er zeker van, zal eens van den grooten invloed, dien het Leuvense laboratorium op de ontwikkeling der moderne psychologie heeft uitgeoefend, weten te verhalen en dankbaar zal daarbij de naam van den wijsgeer-psycholoog Désiré Joseph kardinaal Mercier worden herdacht. En even zeker ben ik ervan, dat ook dan nog zijn stem zal worden gehoord. Want kracht bezit zij en zal zij blijven bezitten, resonanceeren als zij doet op hetgeen geniale denkers als Aristoteles en Sint Thomas over grond en wezen der psychische activiteit hebben geleerd.

DISCOURS DE M. Peter Coffey

PROFESSEUR

A LA NATIONAL UNIVERSITY OF IRELAND

I esteem very highly the privilege of associating myself here to day with the tribute that is being paid to the philosophical work of the late Cardinal Mercier. I deem it a very great honour indeed to have been invited to voice this tribute on behalf of the past students of the Institute of Philosophy all over the english-speaking world.

As a young professor I came here to Louvain from Ireland nearly 30 years ago to see how the ideals of Pope Leo XIII in the domain of philosophy were being realised by the organising genius and zeal of a great and good man. How much I owe personally to the influence of Mercier in those days, to his inspiration and example at the Institute, is more than I could attempt to describe. Both then and afterwards I learned to admire and revere him — not only as an able psychologist and masterly metaphysician — not only as a gifted teacher, a persuasive writer and a scholar of the widest culture — but also, and especially, as a man of exceptionally comprehensive philosophical insight, and as one endowed with practical organising genius of the highest order.

Mercier saw the need of a close alliance, not only between human philosophy and the wisdom of revealed truth, but also between philosophy and all the special and positive human sciences. He saw that the welfare and progress of philosophy in the modern world can be no one-man affair, but must be fostered in centres where many scholars and experts can co-operate. And to make Louvain such a center in Northern Europe was the ambitious task to which he set himself. He seems to have been providentially marked out for the realising of such a project — by reason of his wonderfully magnetic personality,

by his indomitable courage in the face of difficulties of all sorts, by his infectious enthusiasm and his indefatigable perseverance. I have often wondered how any one man could have wrought such an enduring work. But he had the faculty of inspiring others with enthusiastic zeal and loyalty in the pursuit of his ideal. And so, with the aid of those early pioneer disciples of him — some of whom have followed him to their eternal reward, and some of whom I am happy to see still here amongst us — he succeeded in building up a world-famed Institute of Philosophy here at Louvain before he was called to higher and even more arduous paths in the leadership of men.

The school of philosophical teaching which he founded, the tradition and methods which he inaugurated here at Louvain, have exercised and continue to exert a deep and wholesome influence in all english-speaking countries: in Great Britain and Ireland, in Canada and the United States of America, even in Australia and New Zealand. The numerous english versions of the Louvain philosophical classics, the numerous english textbooks of scholastic philosophy inspired by them, periodicals such as the *New Scholasticism* of Washington, and co-operative efforts such as the *American Catholic Philosophical Association* — all these bear witness to the world-wide fruitfulness of the seed sown by Mercier in the halls of the Louvain Institute. And it is most fitting that those halls should enshrine a permanent memorial of their founder in the monument to be unveiled this afternoon.

We are separated from the period of Merciers' labours in philosophy by some very tragic years. And on an occasion of this sort one cannot help thinking of the future. The post-war world in which we live is sadly in need of safe intellectual and moral moorings. Especially in the domains of social, economic and political relations, it needs to be leavened by the application of Christian principles — such as those of the *Rerum Novarum* — to actual conditions. Now the scholastic movement in philosophy is something more than a speculative metaphysic. It has, or it ought to have, a practical message — social, political, ethical and economic — for the world of to day. And in the babel of modern unrest, it is urgently imperative that the voice of such a message be heard, and that the voice be clear and confident.

Hence I would fain hope — and with these words I conclude — I would fain hope that the inspiration of Mercier might urge the activities of his disciples mainly in these directions, not only here at Louvain, but in all centres of Catholic thought and action the whole world over. Anyhow it is our duty as well as our high privilege to persevere, according to the measure of our opportunities, in promoting the ideals to which his life was devoted. Therein will lie the highest tribute we can pay to his memory.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique

des idées et des faits

DISCOURS

DE Mgr Juan Zaragueta

MEMBRE
DE L'ACADÉMIE ROYALE D'ESPAGNE

La richesse d'une personnalité telle que le cardinal Mercier demanderait, rien que pour être esquissée, un cadre bien plus ample que celui où le temps nous réduit. Il m'est échu l'honneur de parler au nom des pays latins où l'influence grandissante du Cardinal développe de jour en jour ses virtualités fécondes; et je voudrais, à ce propos, attirer l'attention de cette illustre assistance sur ce que j'estime être comme la clef de la pensée du grand fondateur de l'Institut philosophique de Louvain.

Ils nous sont à tous familiers, les traits caractéristiques du renouveau scolastique qui fut l'œuvre de Mercier. Trois points résumant le rapprochement opéré entre les idées médiévales et la mentalité contemporaine. Choix des problèmes, révision des solutions, langue et terminologie nouvelle. Le choix des problèmes se traduirait surtout par une discrète abstention vis-à-vis des questions théologiques; par une mise au premier plan, aussi, des inquiétudes dominantes chez les représentants attirés de la « pensée moderne ». La révision des solutions devait se faire à la double lumière de l'expérience scientifique et de la réflexion critique en face des écoles actuelles intelligemment comprises et largement utilisées. Enfin, la pensée scolastique ainsi revécue et renouvelée ne devait pas négliger non plus d'employer comme véhicule d'expression les langues vulgaires; de revêtir un lexique et une tournure littéraire mieux accommodés au goût moderne. De la sorte, la restauration de la vieille scolastique pouvait constituer encore de nos jours une entreprise viable, et le succès éclatant de l'œuvre du cardinal Mercier est là pour le démontrer.

J'aime à proclamer la clairvoyance dont le professeur Mercier fit preuve, dès 1891, dans son célèbre « Rapport sur les études supérieures de philosophie », en faisant de ce programme la base de son Institut. Je ne ménage pas mon admiration, — doublée de la filiale affection reconnaissante d'un élève pour son maître, — à la puissante réalisation que ce programme obtint dans le triple rayonnement de son enseignement, de ses publications, de l'œuvre vivante de l'Institut supérieur de philosophie au sein de l'Université de Louvain.

Mais je voudrais surtout signaler en ce moment, au sommet de cette architecture dont les lignes harmonieuses ont tant fait pour relever le prestige du thomisme, une clef de voûte qui serait, à mon avis, le soutien de tout l'édifice, la garantie inébranlable de sa solidité. Cette clef de voûte, peut-être dissimulée dans les productions philosophiques de Mercier pendant la période universitaire de sa vie, nous est montrée par lui-même avec une vigoureuse éloquence en deux occasions solennelles : la première, en 1908, à l'assemblée du jeune barreau d'Anvers, où il s'attache à diagnostiquer la crise de la « conscience moderne »; la seconde, lorsqu'en 1913, en sa qualité de président de l'Académie royale de Belgique, il prononça en séance publique en l'auguste présence de S. M. le Roi, le discours qui porte ce titre bien significatif : « Vers l'Unité ».

Quels sont, en effet, d'après le cardinal Mercier, les traits saillants de cet ensemble un peu vague de postulats, de préoccupations, d'aspirations, que l'on désigne couramment sous les mots de « conscience moderne »? A côté de nobles aspirations qu'il ne manque pas de reconnaître, il relève dans la mentalité « moderne » un malaise qui restera sans remède, tant que les

problèmes capitaux de la vie humaine continueront d'être posés sous le signe de la dispersion des forces spirituelles. La pensée moderne souffre de se sentir déchirée entre des poussées contradictoires; exigences incompatibles de la théorie et de la pratique, de la science et de la moralité, de la science et de la philosophie, de la philosophie et de la religion. Il est vrai qu'on a tenté de ramener à l'unité ces tendances divergentes, comme autant de formes et de modalités de la vie, inépuisable et déconcertante dans son élan créateur. Mais, est-ce une solution, celle de soustraire à tout contrôle de la réflexion et du jugement philosophique, le fait même d'une vie dont on proclame les conditions irréductibles à la pensée?

Il n'y a d'autre issue que de retourner au point de vue unitaire de la philosophie traditionnelle. Le cardinal Mercier le propose dans son discours « Vers l'Unité » : « Il y a en nous, dit-il, deux pensées qui se superposent, l'une spontanée, l'autre réflexive. Mais la seconde a pour matière et pour objet le contenu de la première, et, dès lors, ce n'est qu'en l'épuisant qu'elle s'apaisera. » (*Œuvres pastorales*, t. IV, p. 13.) Au fond, ce ne sont là que « deux modalités d'exercice d'une même activité » (*ibidem*, p. 28), dissociant par l'analyse, recomposant par la synthèse la complexité du donné spontané. Car « l'unité n'est pas seulement, au point de vue esthétique, le sceau de la grandeur, l'indice révélateur de l'ordre; elle est la condition *sine qua non* de la stabilité, la loi essentielle de l'équilibre et de la durée » (*ibidem*, p. 14). Or, quelle est la tâche qui, au sein de cette unité, est dévolue à la pensée réflexive? C'est, — répond le Cardinal, — dans son discours sur la « Conscience moderne » (*Œuvres pastorales*, t. II, p. 55), de montrer que, quelle que soit la sphère du savoir à laquelle elle s'applique, la nécessité des rapports qu'elle parvient à découvrir « ne tient pas à la constitution du sujet qui l'exprime, mais se révèle antérieure à la perception, domine le sujet, s'impose d'évidence à son assentiment, et ainsi *motivo objectivement* la certitude de la pensée ». Qu'est-ce à dire, sinon la justification critique de la notion de vérité? Car, « qui dit vérité, dit représentation intellectuelle ajustée à la réalité. Dans le royaume de la philosophie, l'unité est la loi, mais le sceptre ne peut appartenir qu'à l'intelligence ». (*Œuvres pastorales*, t. IV, p. 28.)

Unité sans confusion, distinction sans séparation, voilà la formule qui traduirait exactement, si je ne me trompe, l'attitude du cardinal Mercier en face de l'ensemble des problèmes critiques de la vie humaine, dont la « conscience moderne » poursuit anxieusement la solution. Cette solution, ou plutôt la condition fondamentale pour la trouver, le Cardinal l'applique aux différents domaines de l'activité mentale où son besoin se fait sentir : le dualisme de la science et de la morale, de la science et de la philosophie, de la philosophie et de la religion.

La position du cardinal Mercier en face du problème central de la spéculation moderne, — unité harmonieuse ou pluralité irréductible dans l'orientation spirituelle de la vie — demanderai peut-être de plus amples éclaircissements. Malheureusement, le cardinal Mercier n'eut pas l'occasion de pousser à fond le développement de sa doctrine sur ce point de sa philosophie. On doit le regretter malgré la compensation providentielle que nous donne cette conception chrétienne et catholique de la vie débordante dans ses Œuvres pastorales et ascétiques, et dont j'ai essayé, ailleurs, de dresser la magnifique architecture.

Mais, à vrai dire, fallait-il que l'œuvre du cardinal Mercier nous donnât d'emblée la plénitude de la scolastique renouvelée. Lui-même est le premier à se refuser à cette prétention. « Plus d'une fois, nous dit-il (*Œuvres pastorales*, t. II, p. 52), il nous fut demandé d'exposer en quelques pages succinctes ce qu'est la philosophie scolastique, en quoi elle se différencie de la scolastique

tique médiévale, d'une part, de la philosophie dite moderne, d'autre part. Cet exposé est impossible à faire et nous manquerions à l'esprit de notre œuvre si nous cédions à la tentation de vous le proposer... L'œuvre essentielle de l'École est vivante; elle est méthode, esprit, plutôt que doctrine. Bien des années avant, sans rien sacrifier de la fidélité légitimement due à la tradition doctrine de l'École, le professeur Mercier nous rappelait que (*R. N. Sc.* 1900, p. 320) « la pensée philosophique n'est pas une œuvre achevée, elle est vivante comme l'esprit qui la conçoit. Elle n'est donc pas une sorte de momie ensevelie dans un tombeau autour duquel nous n'aurions qu'à monter la garde, mais un organisme toujours jeune, toujours en activité, et que l'effort personnel doit entretenir, alimenter, pour assurer sa perpétuelle croissance. »

A nous donc, Messieurs, la mission de procurer sans relâche, sur les traces de notre Maître, la floraison et la fructification plénière de tous les germes de vie et de progrès que la scolastique renouvelée porte dans son sein. Si le néo-thomisme s'est surtout appliqué, jusqu'à présent, à nous réintégrer à la totalité harmonieuse de l'expérience externe, mutilée par le mécanisme déterministe, il est temps d'insister sur les perspectives que l'expérience interne et personnelle de l'âme ouvre aux inquiétudes philosophiques, d'accentuer la convergence de l'une et l'autre expérience dans l'élaboration de la philosophie de l'être. D'autre part, la néo-scolastique a contribué largement par sa théorie de la connaissance à restaurer cette notion d'objectivité qui obtient un nouveau relief dans la philosophie contemporaine. Toutefois, quant au problème critique, il importe de ne pas l'aborder sous l'angle exclusif d'une intelligence abstraite et isolée, mais d'insérer celle-ci dans la plénitude de l'activité humaine, individuelle et sociale, mettant ainsi au premier plan de la spéculation cette grande notion de vie, dont le Cardinal lui-même semble avoir fait, surtout dans ses dernières années, le centre de sa pensée.

Ce faisant, il peut sembler que l'axe habituel de la scolastique moderne subisse un certain déplacement vers des horizons inexplorés. Mais, ne l'aurait-il pas prévu, le grand promoteur de son renouveau, sans s'offusquer de cette perspective, bien au contraire, l'escomptant comme gage d'une vitalité impérissable?

« Si le néo-thomisme, — écrit-il à la fin de ses *Origines de la psychologie contemporaine* — demeure fidèle à ce programme, il pourra rajeunir la philosophie scolastique par des acquisitions heureuses, renouveler en partie son appareil et présenter aux regards de nos successeurs un aspect assez différent de celui qu'elle offre aujourd'hui. Néanmoins, ceux qui voudront sonder ses profondeurs, retrouveront dans les substructions de l'édifice l'intégralité des principes qui ont présidé à la civilisation occidentale. Ils constateront, avec joie, qu'il y a eu progrès sans révolution, acquisitions sans pertes, développement d'une unité vivante sans cesse enrichie par la variété des apports que lui auront fournis toutes les branches du savoir humain. »

Collaborer à cette œuvre, Messieurs, c'est élever à la mémoire du glorieux Cardinal un monument dont il faut souhaiter que celui que nous inaugurons aujourd'hui soit l'anticipation symbolique.

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR

Jacques Maritain

En apportant ici l'hommage d'une admiration et d'une vénération, d'une gratitude comme filiales à la grande et sainte mémoire du cardinal Mercier, j'ai conscience de ne pas parler seulement en mon nom personnel, ni même seulement au nom de l'Institut catholique de Paris que j'ai l'honneur de représenter, et que son recteur, Mgr Baudrillart, représente avec combien plus d'autorité que moi, et dont je porte le salut fraternel à l'Université de Louvain et à l'Institut supérieur de Philosophie, et singulièrement à Mgr Noël que nous nous réjouissons d'avoir compté au nombre de nos collègues — j'ai conscience de traduire les sentiments unanimes de l'intelligence française.

Trop de souvenirs de toutes sortes se pressent en moi, en particulier l'image du grand Cardinal venu, malgré le mal qui déjà l'avait frappé sans remède, honorer de sa présence les fêtes du cinquantenaire de l'Institut catholique de Paris, pour que l'émotion ne me serre pas le cœur au moment de parler de lui devant vous.

I

Comment ne pas remarquer que la cérémonie d'aujourd'hui coïncide avec le cinquantenaire du bref de Léon XIII demandant la création à Louvain d'un cours de philosophie selon saint Thomas. Ce bref, qui suivait de près l'Encyclique *Aeterni Patris*, est du 25 novembre 1880. Le cours fut créé et confié à l'abbé Mercier en juillet 1882. Cinquante ans!

Quelques-uns de ceux qui aujourd'hui essaient de travailler comme lui à la renaissance des études thomistes n'étaient pas nés encore. Ainsi sommes-nous entrés dans le labour de qui avait semé avant nous. Ah! ce n'est pas encore le temps de la pleine moisson dans ce pauvre univers; mais enfin partout le blé lève, en Chine et au Japon comme dans la vieille Europe. Et c'est ici qu'il a germé d'abord et que sa croissance a été le plus rapide, au point que le renom de Louvain s'est répandu dans le monde entier avec la nouvelle fortune de la philosophie scolastique, et que les étudiants attirés par la gloire de saint Thomas s'y pressent plus nombreux que partout ailleurs. Et c'est le plus grand de ces grands ouvriers de la première heure que nous honorons aujourd'hui. *Euntes ibant et flevant, mittentes semina sua*. Ils allaient et pleuraient, jetant à pleines mains leurs semences. Saint Thomas d'Aquin pleurait en priant le Père des lumières, sa sagesse avait le don des larmes. On peut croire que toujours elle se paiera de beaucoup de larmes. C'est à un labour héroïque que l'abbé Mercier se dévouait, et il le savait dès l'abord. Il savait qu'à une telle œuvre il faut se donner jusqu'à la mort. Car ce n'est pas une petite chose que d'affronter les immenses et glorieuses formations spirituelles de la pensée moderne avec la fronde et le caillou de notre chère scolastique. En un sens, il n'y a pas plus désarmé que la Sagesse; c'est qu'elle est forte et puissante sans autres armes qu'elle-même. Le cardinal Mercier n'a jamais tremblé. A l'origine de son activité philosophique comme à l'origine de la renaissance thomiste, il y a un grand acte d'obéissance envers la Vérité première dont l'Eglise nous transmet le conseil.

Ce conseil était de restituer la raison dans la plénitude de son efficacité et de sa dignité, de restaurer dans leur intégrité les certitudes métaphysiques, de ramener l'intelligence à la parfaite unité de ses hiérarchies immanentes.

La philosophie à laquelle l'abbé Mercier allait vouer sa vie est

la philosophie chrétienne : qu'est-ce à dire? c'est la philosophie elle-même (qui comme telle relève intrinsèquement de la seule raison), c'est la philosophie elle-même dans son *état* chrétien, dans les conditions d'exercice et sous les lumières supérieures qui sont le privilège de l'âme chrétienne. A cette philosophie il fallait rendre, par un immense effort de redressement et d'assimilation, tous les trésors en mouvement accumulés pendant quatre ou cinq siècles, sans cesse renouvelés et sans cesse mêlés des pires erreurs, et malgré tout gardés par la philosophie *séparée*. Œuvre qui pour tous les thomistes est une œuvre non de destruction ou de négation, mais de conquête et d'intégration. Œuvre dramatique à vrai dire, car le danger n'est pas moins grave d'y négliger le moindre des principes de la sagesse perdurable ou d'y méconnaître le moindre des vérités nouvellement découvertes dans le flux d'une recherche jamais stabilisée.

II

Pour notre part, nous n'avons pas eu le bonheur d'être l'élève du cardinal Mercier. C'est quand son premier successeur à l'Institut supérieur de Philosophie, notre cher ami Mgr Deploige, nous a appelé à y donner des cours et des conférences, que nous avons appris à estimer et à aimer Louvain. Une seule fois, j'ai eu la joie de rencontrer le grand Cardinal, à Malines et jamais je n'oublierai l'impression profonde ressentie en présence d'une sérénité et d'une bonté, d'une magnanimité si pures, et d'une intelligence qui, d'un mouvement si simple et si aisé, dans un rayonnement si pacifique, apparaissait comme proportionnée à la sainte universalité de l'Eglise du Christ. Plus tard, et ce fut pour moi un grand réconfort, il voulut bien m'écrire, à propos d'une étude sur la vérité, qu'il approuvait l'interprétation proposée dans cette étude d'un point de doctrine qui, parmi les disciples du Docteur Angélique, avait été quelque temps controversé.

Vous avez entendu tout à l'heure, porté avec éloquence par quelques-uns d'entre eux, l'hommage plein de gratitude de ceux qui furent d'abord les élèves du cardinal Mercier; c'est avec une gratitude non moins profonde et une admiration non moins fervente qu'à mon tour j'apporte ici l'hommage de tous ceux qui, formés ailleurs à la discipline de saint Thomas d'Aquin, reconnaissent dans le fondateur de l'Institut supérieur de Philosophie un des maîtres, un des Pères les plus vénérables de cette philosophie thomiste, si ancienne et pourtant si jeune, et constamment avide de se renouveler, qui ambitionne de former et d'animer les éléments spirituels d'une nouvelle chrétienté. Un tel hommage, qu'il me soit permis de l'ajouter, est aussi un hommage rendu de la part de beaucoup de nations à cette Belgique qui, déjà au moyen âge, a donné à la chrétienté tant de philosophes et de grands contemplatifs.

III

La philosophie de saint Thomas n'est pas une philosophie morte, une doctrine passée, encluse en un temps révolu, et qui ne pourrait faire l'objet que des travaux rétrospectifs de savants médiévalistes. C'est une doctrine vivante, appelée à affronter tous les problèmes de l'intelligence moderne et de la vie moderne, sans oublier jamais, dans son exercice lui-même, cette exigence première de l'esprit péripatéticien qui veut que les idées jaillissent pour nous non d'une simple procédure livresque, mais des eaux vives de l'expérience, expérience méthodique et rationalisée des sciences, expérience plus vaste et plus diffuse des conflits et des apories, de la problématique constamment agitée par la pauvre vie de l'animal raisonnable.

Avoir compris cela du premier coup et avoir agi en conséquence,

voilà le premier titre du cardinal Mercier à notre reconnaissance : il a, l'un des premiers, montré le chemin d'une restauration vivante et actuelle du thomisme. Il a admirablement vu que cette restauration ne pourra s'affermir qu'à la reprise de contact, si naturelle, si spontanée dans une doctrine comme celle de saint Thomas, grâce à la reprise de solidarité et de continuité si je puis dire, de la philosophie avec les sciences expérimentales dont le positivisme d'une part, le spiritualisme éclectique d'autre part, l'avaient cruellement séparée. Ainsi le splendide travail scientifique dont les siècles modernes se glorifient à bon droit, et que les préjugés mécanicistes exploitent, et d'où un idéalisme d'origine cartésienne et spinoziste, qui s'imagine que l'intelligence humaine a commencé avec l'analyse mathématique, cherche à tirer par fraude on ne sait qu'elle métaphysique purement réflexive qui n'est qu'une idolâtrie des révolutions temporelles de l'esprit humain, — ainsi ce grand labeur scientifique se trouvera délivré, rendu à sa vraie nature, par la juste reconnaissance du domaine intelligible que procurent une analyse intégrale du réel et une philosophie authentique de l'être et de l'esprit.

Cette idée centrale, on sait avec quelle force et quel éclat le cardinal Mercier l'a mise en œuvre, et dans ses travaux personnels, et dans les fondations de son Institut.

Il a donné là un exemple que les thomistes devront toujours suivre avec une attention diligente. Grâce à lui, nous tenons tous pour une vérité acquise que ce n'est pas par des raccords extrinsèques et un vain concordisme, mais grâce à une analyse critique, de plus en plus serrée de la procédure elle-même des sciences mathématiques et physiques, biologiques et psychologiques, grâce à une sage distinction des plans comme grâce à une interprétation exacte, sous les lumières supérieures du savoir philosophique, du vaste matériel de faits et de résultats réuni par ces sciences, que l'œuvre d'intégration annoncée et commencée par lui se poursuivra, et qu'enfin nous verrons se rencontrer et s'embrasser la science et la sagesse.

En même temps, le cardinal Mercier discernait l'importance capitale du problème critique et le mettait au premier plan de ses préoccupations. Nous n'aurons rien gagné devant l'esprit moderne tant que nous ne l'aurons pas contraint à reconnaître, dans ses fondements irrécusables et dans ses justifications réflexives, le réalisme méthodique et critique dont les principes les plus profonds ont déjà été assignés par Aristote, saint Thomas et les grands thomistes, mais dont les anciens n'avaient pas songé à dresser la théorie en un corps de doctrine spécial. Il semble qu'il appartient à l'âge moderne, à l'âge réflexe, d'établir ainsi ce corps de doctrine, je ne dis pas certes comme une construction arbitraire et isolée de la métaphysique, je dis comme une partie intégrante, réflexive et défensive, de la sagesse métaphysique elle-même. Qu'il me soit permis d'exprimer ici l'admiration toute particulière qu'entre tous les grands monuments de son labeur philosophique, je porte au livre du cardinal Mercier consacré aux *Origines de la psychologie contemporaine*, et où, devançant les néo-réalistes anglais et américains, il a énoncé sur le problème de la connaissance depuis Descartes des remarques si pénétrantes et si décisives.

Et ce n'est pas seulement avec l'expérience scientifique qu'il a travaillé à mettre de nouveau la philosophie en continuité. C'est aussi, comme je l'indiquais tout à l'heure, avec toute l'expérience de la vie humaine. Je fais ici allusion, non plus seulement à son enseignement de professeur, mais aussi à son enseignement de pasteur des âmes à ce lumineux enseignement moral, social, ascétique, où la vigueur rationnelle des disciplines thomistes éclairait, dirigeait et fortifiait d'une façon si pure une intelligence admirablement compatissante des besoins du cœur humain et des conditions du monde présent.

IV

Sapientis est ordinare, il appartient au sage d'ordonner et de rassembler. La leçon du cardinal Mercier n'a pas été seulement de nous apprendre à ramener à leur unité organique la science et la philosophie, l'expérience et la métaphysique. Il nous fait voir aussi par son exemple comment doivent s'unir étroitement la philosophie et la vie spirituelle, la connaissance et l'oraison. Ses écrits ascétiques apparaissent comme le couronnement normal de ses travaux philosophiques. Le maître de saint Thomas, Albert le Grand lui-même, ne nous donne-t-il pas un exemple semblable? Voyez cet immense labeur aboutir comme à son terme suprême au petit traité de *adhærendo Deo* (qui est bien d'Albert le Grand, les érudits, après quelques années d'hésitation le reconnaissent de nouveau). Ce que je voudrais noter, c'est que dans cette union de la philosophie et de la vie spirituelle il n'y a pas une simple rencontre accidentelle mais une loi profonde de l'intellectualité chrétienne. Dans tous les domaines de la vie, la dissociation est la grande plaie de l'homme issu de l'humanisme anthropocentrique de la Renaissance; en particulier la philosophie moderne a fait trop souvent du penseur un anormal souffrant dans ses forces vives d'une dissociation de la science et de l'amour. Et pourtant si l'esprit même du péripatétisme exige que la philosophie plonge ses racines dans l'expérience, dans l'expérience scientifique et dans l'expérience humaine, le même esprit, s'il reconnaît l'ordre surnaturel, exige aussi qu'elle soit activée par les énergies supérieures que dispense le ciel de la charité. En elle-même, la philosophie est une sagesse seulement naturelle, œuvre de la seule raison, et qui réclame une pureté et une rigueur exclusivement et parfaitement objectives. Mais dans le sujet humain, cet organisme spirituel a besoin d'une terre et d'un ciel, d'un milieu vital sans lequel il ne peut croître parfaitement selon ses lois propres. La spiritualisation de l'âme entière opérée par la charité et les dons qui lui sont connexes, voilà ce qui mettait sur le visage du grand renovateur du thomisme à Louvain un reflet de la paix divine, et élevait sa pensée au-dessus de tout personalisme dans la controverse, comme de ses vues partielles et de cette marche rampante, ainsi que dit saint Jean de la Croix, dont l'humaine raison souffre naturellement, même et surtout peut-être chez nous autres philosophes. Le cardinal Mercier nous indiquait par là la plus haute condition requise pour l'avenir de la renaissance thomiste et pour sa rectitude intrinsèque, requise aussi pour son efficacité sur la culture.

Car la philosophie ne travaille pas comme le contemplatif dans le pur spirituel, qui est surnaturel; il travaille à vrai dire dans les régions les plus élevées du temporel, il ne peut pas se désintéresser de la culture et de sa destinée. Et si l'Église a les paroles de la vie éternelle et ne peut rien craindre du temps, il n'en est pas de même des civilisations et des cultures. Elles sont périssables. Comme le sentait si profondément le cardinal Mercier, la sagesse de saint Thomas a une mission d'importance capitale à l'égard de la civilisation chrétienne, à l'égard de cette nouvelle chrétienté qui aspire à sortir des virtualités de l'histoire moderne. Evêque et docteur, sa haute figure restera dressée avec celle de Léon XIII au seuil de ces temps nouveaux.

DISCOURS

DE S. Exc. Mgr P. Ladeuze

EVÊQUE DE TIBÉRIADE

RECTEUR MAGNIFIQUE DE L'UNIVERSITÉ
DE LOUVAIN

Appelé par mes fonctions rectorales à prendre ma part au concert qui se chante en ce moment, j'ai à choisir entre bien des modes. Vais-je dire comment toute la gloire du cardinal Mercier se projette sur notre institution, avec laquelle il avait noué de tels liens qu'on n'a jamais pu parler de lui sans penser à elle? Rappellerai-je les bienfaits de sa direction, quand, sorti de nos rangs, il devint notre premier chef et tout le profit que, dans le travail ardu de la restauration de ses ruines, l'*Alma Mater* a tiré de l'autorité dont il jouissait par le monde? Ou bien célébrerai-je à mon tour le professeur Mercier comme un de ces maîtres, de ces formateurs d'hommes, de ces chefs d'École que la Providence suscite de temps à autre au sein des établissements d'enseignement supérieur pour y produire un renouveau scientifique et étendre au loin leur influence et leur réputation? En réalité, je ne puis pas, pour un intérêt universitaire, sortir de l'objet formel de cette cérémonie; et du cardinal Mercier philosophe et maître, je ne pourrais point parler aussi bien que les philosophes qui furent ses élèves. Chargé de l'ensemble des intérêts de cette université, je voudrais cependant reprendre sous un autre angle ce que ces derniers viennent d'exposer et ainsi retenir quelques instants votre attention sur un mérite d'ordre plus général de l'action du professeur Mercier parmi nous. Comme je l'ai rapidement exposé dans une autre circonstance, on peut dire de Mgr Mercier qu'il a achevé l'organisation de notre Université et que, ce faisant, il lui a donné une note différentielle. A ses jeunes élèves, cet animateur disait volontiers: « Réalisez-vous tout entier! Devenez tout ce que vous pouvez être! » Eh bien, notre institution aussi, il l'a poussée à se réaliser tout entière et à vérifier, dans les limites de l'infirmité humaine, toute la notion d'université.

Une université a comme but propre la culture de la vérité, non pas seulement de l'une ou l'autre vérité, mais de la vérité qui est un tout. Elle a pour objectif essentiel la science considérée comme un bien en elle-même. Elle est avant tout un centre de recherches et de productions scientifiques. Pour être fécond, pour être possible, ce travail scientifique doit se spécialiser. « En présence du livre immense que la vérité étale devant nous, a écrit le cardinal Newman, nous avons comme la vue basse. Nous ne pouvons le lire qu'à la condition de regarder de tout près les mots, les syllabes, les lettres dont il est fait. De là, la nécessité des sciences particulières. » De là, dans une université, la diversité des facultés et des écoles.

Mais cette spécialisation offre des inconvénients et des dangers. Elle coupe le réel en tranches, qui n'existent pas comme telles. On y contracte souvent des habitudes qui fixent l'intelligence dans une direction déterminée et ne laissent capable que d'un seul mode de penser, habitudes dont la tyrannie fait transporter à tous les domaines les exigences d'une méthode qui ne convient qu'à l'un d'eux; et, il s'agit des sciences de la nature, on y prend des tendances, sinon des doctrines, positivistes et une sorte de répugnance pour tout ce qui dépasse le fait observé. Si elle ne va pas jusqu'à cet exclusivisme et ce gauchissement de l'intelligence, une science cultivée à part expose toujours à l'étroitesse

d'esprit qui se concentre sur un point du réel, sans le maintenir à sa place dans le tout, et qui altère le vrai qu'il saisit, en l'isolant des relations qui, dans la réalité, l'enserment. Pour éviter ces dangers, pour laisser possible la culture de la vérité totale, toutes les spécialités scientifiques ont besoin de demeurer liées à la science générale, c'est-à-dire à la philosophie telle que l'a conçue le cardinal Mercier.

Pour lui, la philosophie est « l'explication la plus complète possible de l'ordre universel. Les sciences, ajoute-t-il, commencent cette explication; elles y tâchent dans des domaines particuliers; la philosophie vient après. » Elle doit donc rester constamment en union étroite avec elles toutes. La doctrine d'Aristote et de saint Thomas a été reliée par eux à l'expérience. Mais aujourd'hui, constate Mgr Mercier, l'expérience vulgaire ne suffit plus à livrer tout ce qui est saisissable dans la réalité. Cette réalité se découvre dans les laboratoires de recherche, et il faut bien entendre les recherches sur l'ordre moral tout autant que sur l'ordre de la nature matérielle. La philosophie a par conséquent à travailler sur toutes les données de fait établies par toutes les sciences particulières, non point pour les retenir toutes dans je ne sais quel résumé chimérique, mais pour y faire un choix et s'attacher à celles qui sont révélatrices de la nature intime des êtres, de leurs causes et de leurs lois. Par là, elle rapproche les résultats acquis de toute part. Elle devient une synthèse du réel, en fixant les déterminations qui se rencontrent partout. Elle devient la science universelle, en marquant les rapports fondamentaux de tous les êtres et l'harmonie de toutes les vérités particulières. La philosophie ainsi entendue reconstitue le réel dans son ensemble et donne aux autres disciplines le complément indispensable pour éviter dans la connaissance un émiettement contraire au réel.

Et, parce qu'elle s'édifie sur une véritable culture de toutes les sciences particulières, elle se trouve autorisée à en faire la critique, à les prémunir contre les périls qui leur sont propres, à vérifier leurs postulats et la légitimité de leurs déductions, à leur montrer par où leurs constatations sont insuffisantes et comment elles ont à user des principes rationnels pour interpréter les faits, à délimiter enfin le champ de leur certitude en leur ouvrant les yeux sur les domaines voisins.

L'union étroite entre le thomisme et toutes les sciences spéciales, c'est bien la direction principale qui commanda l'œuvre de restauration philosophique à laquelle Désiré Mercier a attaché son nom. Quand, en 1882, il fut chargé du cours nouveau de « haute philosophie » institué ici à la demande de Léon XIII, il s'attacha tout de suite à confronter lui-même les idées de saint Thomas avec les données des sciences les plus diverses, qu'il alla recueillir personnellement aux pieds des maîtres les plus qualifiés du temps. Mais il s'aperçut bientôt que, quelle que fût sa force de travail, la tâche était trop lourde pour un seul homme. Alors, il s'entoura de représentants des diverses disciplines, pénétrés chacun de la mentalité propre à sa branche, pour les faire collaborer à l'œuvre commune, « dans un milieu approprié, disait-il, au développement harmonieux des sciences et de la philosophie ». Ces collaborateurs intimes, membres du Conseil de son institut, il voulut qu'ils restassent membres des facultés, pour en garder l'esprit et y être des agents de liaison. Dans le corps professoral de toutes les facultés, il recrute encore bien d'autres professeurs comme auxiliaires de son œuvre. Et c'est de toutes les écoles, de droit, de philologie, de médecine, des sciences naturelles et des sciences appliquées, qu'il se plaît à appeler les étudiants à ses leçons, aux côtés des élèves particuliers de son Institut, pour leur faire rapprocher, au cours même de leurs études, les enseignements spécialisés qu'ils y reçoivent, des théories de l'Aquinat. Il s'est

fait ainsi que, grâce à lui, la préoccupation de la science générale appartient à l'atmosphère qu'on respire dans toutes les parties de l'Université de Louvain. Ceux-là même qu'elle ne pénètre pas, elle les prémunit à leur insu contre les dangers inhérents à un mode habituel de penser positif, à la pratique exclusive de l'observation du phénomène. Ainsi il a changé le cours de l'évolution interne de notre institution. Il nous a fait corriger l'émiettement du vrai en fractions éparses, qu'entraîne la spécialisation des sciences. Grâce à lui, nos facultés ne sont pas seulement juxtaposées. Elle se coordonnent en un organisme qui a bien pour objet propre la culture de la vérité, et ainsi vérifie complètement la notion d'université.

Ce que nous devons au cardinal Mercier, ce n'est donc pas un système de philosophie; et il ne faudrait pas juger de son mérite d'après les thèses originales qu'il aurait ajoutées au vieux système dont il s'est fait le champion. Ce que nous lui devons, c'est une méthode; une méthode large et compréhensive et c'est infiniment plus précieux pour une institution d'enseignement supérieur! « Plus d'une fois, » a-t-il dit lorsqu'il était déjà archevêque, il nous fut demandé d'exposer en quelques pages succinctes ce qu'est la philosophie néo-scholastique, en quoi elle se différencie de la scolastique médiévale, d'une part, de la philosophie moderne d'autre part. Cet exposé est impossible à faire, et nous manquerions à l'esprit de notre École, si nous cédions à la tentation de le proposer. L'œuvre essentielle de l'école doit être vivante. Elle est méthode, esprit, plutôt que doctrine. »

Cette méthode est éminemment compréhensive. « Spécialiser, a-t-il écrit, c'est abstraire, considérer à part. Or, l'abstraction n'est que la première démarche de l'intelligence... l'homme n'abstrait que pour pouvoir ensuite universaliser. Le but final de la pensée, c'est de comprendre, c'est-à-dire non plus prendre à part, mais prendre avec autre chose, embrasser, sous un seul regard, une chose avec toutes ses relations. »

Cet esprit, c'est l'esprit de vérité et de sincérité, dégagé de tout ce qui est professionnel ou apologétique, exempt des servitudes d'intérêt ou d'amour-propre, exempt en particulier de la servitude des idées personnelles, qui « avec désintéressement, recherche la vérité, toute la vérité, sans préoccupation de ses conséquences ».

C'est aussi l'esprit de liberté dans la recherche scientifique, avec une pleine confiance dans la vérité! « La première condition de la recherche fructueuse, a-t-il écrit, c'est la liberté scientifique. L'erreur est la devancière et la compagne habituelle de la vérité : une conclusion vraie n'est souvent que l'aboutissement d'une longue suite d'erreurs ». Et encore : « La profession de la foi chrétienne ne doit pas faire obstacle aux initiatives des savants, aux hardiesses même du génie... Le savant catholique est certain de la vérité de sa foi... Dès lors, (celui) qui troublerait la préoccupation de l'avenir éventuel de la science, manquerait ou de foi, ou d'esprit scientifique ».

Quand nous passerons devant la statue que nous allons inaugurer et où l'artiste a immobilisé les traits du cardinal Mercier occupé à son travail intellectuel, nous aurons, en renouvelant en nous son souvenir, à nous pénétrer toujours de plus en plus de son esprit et de sa méthode. De ces traits fixés dans le bronze levant nos regards au Ciel, nous y chercherons alors sa figure illuminée par la contemplation de la Vérité intégrale, et nous lui demanderons qu'il reste notre protecteur et obtienne à notre Université de demeurer ce qu'il a voulu qu'elle fût!

DISCOURS

DE S. Em. le Cardinal Van Roey

ARCHEVÊQUE DE MALINES

SIRE,
MADAME,
EXCELLENCES,
MESSEIGNEURS,
MESDAMES,
MESSIEURS,

Le monument, que l'Institut supérieur de philosophie élève à son immortel fondateur, le représente à sa table de travail, la plume à la main, c'est l'attitude dans laquelle ses familiers avaient coutume de le trouver, et qui caractérise le mieux sa physionomie intellectuelle et morale. Le cardinal Mercier était, en effet, un penseur, mais un penseur en action; jamais il ne s'est perdu dans la spéculation pour elle-même; il s'y est employé toujours en vue d'agir, pour en faire bénéficier les autres. Si un homme a célébré, magnifié, pratiqué l'étude, la science, la philosophie, c'est assurément lui, mais en restant en contact étroit et permanent avec la réalité de la vie et du monde. Homme de pensée, il fut en même temps, et toute sa vie, homme d'action.

Cette illustre assemblée, sur laquelle la présence de Leurs Majestés jette un éclat sans pareil, n'entend pas séparer le penseur de l'homme d'action; elle se souvient de l'éminent évêque, du grand Cardinal, aussi bien et plus peut-être, que du renommé professeur de l'Université catholique qui survit dans ses ouvrages et dans ses disciples. Après les hommages éloquentes rendus au maître brillant, au fondateur d'école, au restaurateur de la philosophie thomiste, dont le nom impérissable fait partie du patrimoine de gloire de l'*Alma Mater* de Louvain, il m'est agréable d'achever l'esquisse de sa physionomie impressionnante, en vous parlant, d'après ses écrits et mes souvenirs personnels, de la place qu'a tenue la philosophie dans sa vie et son action d'évêque.

Appelé tout d'un coup de son cabinet de travail au siège de saint Rombaut, il voulut être évêque, tout entier évêque, rien qu'évêque : tous ses actes, pendant les vingt dernières années de sa vie, sont dominés et s'expliquent par sa haute conscience pastorale. Même le rôle qu'il joua pendant la guerre et qui, plus que ses autres mérites, lui valut une célébrité mondiale, il tint à le remplir par devoir d'Etat, estimant que sa responsabilité de chef religieux du pays l'obligeait à soutenir, à défendre, à encourager un peuple opprimé, piétiné, réduit à l'esclavage et à la mort.

D'emblée, il s'attela complètement à sa nouvelle et lourde charge et se dépensa sans compter dans les occupations pastorales, choisissant et réalisant la devise : *Apostolus Jesu Christi*.

Ce changement radical de sa vie extérieure ne fut cependant pas une déviation; il fut au contraire dans la ligne de son tempérament et, j'ajoute, dans la logique de sa philosophie.

Ne fut-il pas un grand réalisateur, pendant ses années de Louvain, quand, à côté de son enseignement et de ses publications, il créa de toutes pièces et organisa, au prix d'efforts longs et obstinés, son Institut de philosophie? Sa carrière professorale ne révèle-t-elle pas son esprit d'initiateur hardi et d'organisateur infatigable aussi bien que son ardeur aux recherches scientifiques et son amour de la spéculation philosophique? Ces qualités-là, qui étaient dans sa nature riche et complexe, pouvaient maintenant se déployer à l'aise, mais devaient lui enlever évidemment le loisir de s'occuper *ex professo* des études sérielles.

Vous étonnerai-je en disant que sa nouvelle vie, toute d'activité débordante au service de Dieu, des âmes et de l'Eglise, était comme l'aboutissement de sa pensée philosophique, l'épanouissement en pleine réalité de ses contemplations savantes? Lisez l'admirable discours qu'il prononça comme président de l'Académie royale à la séance publique du 7 mai 1913, en présence de S. M. le Roi, et qu'il intitula : *Vers l'unité*. Nulle part, je pense, plus nettement que dans ces quelques pages, il n'a exposé le fond de sa pensée philosophique. Il répudie l'isolement intellectuel mis à la mode par le père de la philosophie moderne, Descartes, et pratiqué pendant une grande partie du XIX^e siècle par une pléiade d'esprits brillants, dont Taine fut un des coryphées. Il proclame que la loi primordiale du théoricien de la philosophie est de donner pour thème à ses investigations, non pas la pensée et l'existence du moi pensant, non pas davantage une partie plus ou moins large du réel que quelques sciences particulières exploitent, mais la *totalité de l'être* que notre activité directe est capable d'embrasser (1). « Il conclut que les problèmes posés au philosophe par l'*expérience totale de la vie*, la philosophie ne réussit ni à en comprendre tout l'énoncé, ni à en procurer la solution. La vérité suprême de la philosophie, c'est que la philosophie « séparée » ne réalise pas la synthèse intégrale de la vie réelle (2) » ou plus clairement : « Sans le *fait extérieur* de l'Eglise et de l'ordre surnaturel objectivement révélé et docilement accueilli, nous ne pouvons nous rendre compte de tout le *fait intérieur*, nous expliquer, nous unifier nous-même; non plus que la société humaine ne peut se constituer légitimement comme un système clos, abstraction faite de l'ordre chrétien (3). » La philosophie du cardinal Mercier qui tend vers l'unité plénière s'achève ainsi dans la théologie, couronnement splendide de toute la synthèse rationnelle. Or la vie qu'il allait vivre comme évêque, c'est la théologie appliquée, la théologie transmise aux intelligences par l'enseignement de la foi, communiquée aux âmes par le ministère sacré. Désormais, le domaine intégral de la foi et de la raison lui était large ouvert, et non pas seulement au théoricien, mais surtout à l'apôtre qu'il était par tempérament.

D'ailleurs, dans sa pensée, la connaissance doit aboutir à l'action. Aux professeurs de l'Université de Louvain, lors de sa réception officielle en 1907, il dit : « L'homme n'est pas qu'une pure intelligence qui, dans l'enceinte d'un laboratoire ou d'une bibliothèque, abstrait péniblement un objet formel... la science acquise n'est pas un but à elle-même. Le savoir prime ici la raison spéculative. Plus l'homme élargit son devoir, plus aussi il se doit à lui-même et aux autres de prendre conscience de ses obligations morales et sociales et d'éclairer le chemin au bout duquel il a, plus nettement que d'autres, perçu l'idéal de la vie (1). » A Meaux, en 1911, il célèbre en Bossuet le génie, mais le génie se dépensant au service des autres : « Qui, mieux, que Bossuet s'écrie-t-il, nous a appris par ses enseignements et plus encore par son exemple, que toute connaissance est stérile qui ne conduit pas à l'action et n'aboutit pas à la charité (2). » Parlant du « génie poétique de Dante » à l'Académie royale, en 1921, il ne se contente pas d'exalter l'altissime poète, le chercheur, le philosophe, le théologien; il tint aussi à le glorifier comme l'homme d'action, comme le propagateur et le champion de ses croyances : « Dante, écrit-il, n'eût pas compris qu'un homme, conscient de son pouvoir d'agir sur autrui, se désintéressât des conséquences morales de sa philosophie ou de son art (3). »

(1) *Œuvres pastorales*, t. IV, p. 14.(2) *Ibid.*, p. 26.(3) *Ibid.*, p. 28.(1) *Ibid.*, t. I, pp. 334 et suiv.(2) *Ibid.*, t. III, p. 271.(3) *Ibid.*, p. 595.

Devenu évêque, le cardinal Mercier était à même d'achever et de réaliser sa pensée profonde et constante dans l'unité intégrale et dans l'activité apostolique. La philosophie proprement dite est dès lors dépassée. Adieu les investigations méthodiques, les spéculations sereines, la participation active au mouvement de la pensée philosophique! Il s'était imaginé cependant que son élévation au siège métropolitain ne lui aurait pas coûté ce sacrifice. A son premier voyage à Rome, il demanda à S. S. Pie X de pouvoir consacrer une partie de son temps à sa chère philosophie, permission que le Pape lui accorda volontiers, mais dont l'archevêque se vit bien vite dans l'impossibilité de faire usage. Pendant son épiscopat, le cardinal Mercier ne fit plus de philosophie *ex professo*, excepté en l'une ou l'autre rare occasion, comme dans son discours *Vers l'unité* à l'Académie royale. Ses publications furent nombreuses cependant; la plume resta son outil de prédilection; ses *Ouvrages pastorales* comprennent sept volumes; et il eut le temps d'écrire trois ouvrages de spiritualité: *A mes Séminaristes*, *Retraite pastorale* et *La Vie intérieure*. Mais la série de ses ouvrages philosophiques était définitivement close, et la *Revue néo-scolastique* ne devait plus compter même sur une collaboration accidentelle.

Cependant, je n'hésite pas à dire que le cardinal Mercier demeure toujours philosophe dans l'âme et philosophe dans son œuvre. Il aime à parler philosophie, à citer les grands philosophes modernes aussi bien que les scolastiques et les anciens, à mêler à ses conférences, à ses polémiques, à ses écrits, des aperçus de psychologie ou de métaphysique, à se réclamer surtout de saint Thomas d'Aquin, dont il continue à scruter la pensée au sujet des questions les plus variées amenées par les circonstances, et dont la *Somme théologique* reste, jusqu'à la fin, son livre de prédilection. Un de ses adversaires qui le connaissait bien, le baron von der Lancken, lui écrivit dans une de ses nombreuses lettres pendant la guerre: « Votre Eminence a une tendance à envisager toute chose sous l'angle de la philosophie (1) ». Ce témoignage est vrai. Son esprit, bien qu'attiré par les questions de spiritualité, reste toujours tourné vers la philosophie; il garde de celle-ci les procédés intellectuels d'analyse, de synthèse, de raisonnement; volontiers il a recours à elle pour faire l'exposé ou la démonstration de sa pensée.

Ainsi, c'est souvent le philosophe qui parle dans les lettres pastorales du cardinal Mercier. Sa première lettre importante, celle du carême 1907, était d'ailleurs franchement philosophique; empruntée à la Théodicée, elle avait comme sujet: Dieu, sa connaissance, son existence, ses attributs, et finissait par quelques considérations sur nos devoirs essentiels envers l'Être suprême. Il la faisait suivre même, à l'usage des prêtres, d'une note en latin « sur la manière d'argumenter pour démontrer l'existence de Dieu par les choses contingentes de ce monde ». Il se promit alors de traiter, d'après la même méthode, une série suivie de sujets analogues, mais les circonstances ne lui permirent pas de réaliser ce projet. L'année suivante, la condamnation du modernisme lui fournit l'occasion de parler, avec toute l'autorité du philosophe, de cette hérésie à base philosophique. Dans la suite, si l'on ne peut plus dire que la philosophie inspire ses Lettres pastorales, cependant, même dans des exposés doctrinaux ou des exhortations d'ordre pratique, elle intervient et trouve sa place, fût-ce en passant et accidentellement.

Ce qui est plus frappant encore, elle pénètre dans les Retraites pastorales prêchées par le cardinal Mercier à ses prêtres. Celle surtout, qui est partiellement reproduite dans son ouvrage *La Vie intérieure*, a une allure à la fois philosophique et théologique très

prononcée. Elle s'ouvre par un large aperçu sur l'évolution des théories philosophiques modernes, à l'effet de montrer comment les maux qui menacent la société actuelle dérivent en ligne droite de la philosophie de Kant, qu'il qualifie de « philosophie de l'orgueil » et qu'il considère comme l'aboutissement, sur le terrain rationnel, du protestantisme (1). Vous trouverez dans le même ouvrage de spiritualité ce que vous ne rencontrerez pas d'habitude dans ce genre de livres: un exposé sévère de notions et de principes de métaphysique — essence, nature, substance, individu, etc. — pour arriver par la connaissance naturelle à l'intelligence de l'ordre surnaturel.

Çaït non moins significatif! Aux jours les plus sombres de la guerre, la philosophie s'introduisit dans les démêlés du cardinal Mercier avec le pouvoir occupant. Dans sa lettre du 12 juillet 1916 au gouverneur général, Son Eminence écrivit: « Kant, qui a perverti la pensée philosophique de l'Allemagne, et dont je me flatte d'avoir, toute ma vie, combattu la pernicieuse influence, Kant a voulu soustraire le Droit à la Morale, — d'où l'identification du Droit à un Pouvoir qui se trouve alors réduit à une simple faculté de contrainte, — mais la conscience de l'humanité proteste contre cette identification arbitraire qui justifie le despotisme (1) ». Il s'ensuivit, entre le Cardinal et le chef du département politique, baron von der Lancken, un échange de vues qui se prolongea pendant trois mois: dans des mémoires fortement charpentés, Son Eminence s'attaqua à la théorie kantienne du droit séparé de la morale, théorie dont il dénonça la néfaste emprise sur la pensée allemande et dans laquelle il crut trouver la seule explication rationnelle des méfaits du militarisme allemand. Le cardinal Mercier jouissait alors doublement, je m'en rappelle, et de son avantage de polémiste, habitué aux joutes de la plume, et de sa supériorité de philosophe, solidement établi sur le terrain de la doctrine thomiste.

Enfin, la philosophie ne resta pas tout à fait étrangère aux conférences avec les théologiens anglicans, connues sous le nom, désormais historique, de « Conversations de Malines ». Quand il fut question des définitions dogmatiques, que l'Eglise catholique admet comme l'expression progressive, de plus en plus adéquate, de la vérité révélée, les Anglicans, pour se soustraire à l'obligation d'accepter les définitions qui se sont produites pendant les derniers siècles, soulevèrent la notion même de la « vérité », alléguant qu'une formation vague et générique est suffisante et désirable, parce qu'elle autorise des interprétations divergentes et même contradictoires du contenu doctrinal. Pour mettre au point cette équivoque, le cardinal Mercier fit appel aux principes de la saine philosophie; il montra que la vérité est essentiellement une et que l'intelligence humaine est faite, dans l'ordre révélé aussi bien que dans l'ordre de la nature, pour la conquête de plus en plus complète de la vérité.

Voilà bien des manifestations, en des domaines variés, de l'esprit dont continuait à s'inspirer le grand philosophe devenu le grand Cardinal.

SIRE,
MADAME,
EXCELLENCE,
MESSEIGNEURS,
MESDAMES,
MESSIEURS,

A mesure que les années avançaient, le cardinal Mercier se rapprochait de plus en plus de cette unité plénière, vers laquelle

(1) *La Correspondance de S. Em. le cardinal Mercier avec le Gouvernement général allemand*, p. 243.

(1) *La Vie intérieure*, éd. 1927, pp. 39 et suiv.

(2) *Ibid.*, pp. 478 et suiv.

(3) *La Correspondance*, p. 194.

tendait sa pensée, de cette beauté transcendante à laquelle aspirait toute son âme. Il réalisait, semble-t-il, l'idéal du philosophe, entrevu par Platon et décrit dans une page merveilleuse du *Banquet* : « Oui, Socrate, celui qui, après avoir parcouru, selon l'ordre, tous les degrés du beau, sera ainsi parvenu au terme de son initiation, apercevra soudain une beauté substantielle admirable, celle qui était l'objectif de tous ses efforts antérieurs; beauté éternelle, incréée et impérissable; exempte d'accroissement et de diminution;... beauté dont participent d'une certaine façon toutes les choses qui sont belles, sans que cependant leur naissance ou leur disparition la rendent ni plus riche ni plus pauvre... Si quelque chose donne du prix à la vie humaine, c'est la contemplation de la beauté absolue. Si jamais tu montes à cet idéal, que te sembleront, en sa présence, l'or et la parure, les grâces

de l'enfance et les charmes de la jeunesse?... Ne penses-tu pas que l'homme qui s'attache fixement à lui, produira non pas des simulacres de vertu, puisqu'il ne se laisse pas retenir par des simulacres, mais la véritable vertu, puisqu'il s'attache à la vérité?... Si quelqu'un doit être immortel, c'est lui (1). »

A mesure donc que l'âge progressait, le Cardinal s'attachait davantage à cet idéal suprême; il se fixait dans la contemplation et l'amour de la Beauté divine; une seule chose lui importait : produire la véritable vertu en lui-même et dans les autres. S'il doit être immortel, c'est en définitive parce qu'il s'est efforcé d'atteindre les cimes de la vie morale.

(1) *Le Banquet*, éd. Didot, p. XXIX.

Inauguration de la Statue

DISCOURS

DE Mgr Noël

PRÉSIDENT

DE L'INSTITUT SUPÉRIEUR DE PHILOSOPHIE

SIRE,
MADAME,
ÉMINENCE,
EXCELLENCES,
MESSEIGNEURS,
MESDAMES,
MESSEURS,

Il y a vingt-cinq ans qu'au printemps de 1906, Désiré Mercier quittait cette maison née de ses peines et chère à son cœur. L'obéissance l'y arrachait pour le faire monter sur ce siège primatial où il serait le grand cardinal Mercier. Il ne devait plus faire ici que de fugitives visites et jamais, de son vivant, ne lui fut rendu en ces murs l'hommage solennel que tant de maîtres ont reçu au soir de leur carrière.

Brusquement, une destinée nouvelle avait interrompu son œuvre scientifique, à l'heure où elle allait donner ses derniers, ses plus beaux fruits. Jamais plus il ne devait la reprendre, jamais il ne put lui donner son couronnement. Jamais il ne devait réaliser cette synthèse totale où une pensée donne sa pleine mesure.

Mais, n'écrivait-il pas, un jour qu'à ses yeux l'œuvre essentielle de l'école est « méthode, esprit, plutôt que doctrine ». Mieux qu'une œuvre achevée et finie qui, à son tour, va prendre rang dans les musées de l'histoire, l'initiateur merveilleux qu'il était a laissé derrière lui une œuvre vivante, le mouvement qu'il a lancé, et qui trouve ici son foyer.

Mouvement d'études, de recherches techniques, qui suscite chez nous et au delà de nos frontières des travailleurs toujours plus nombreux. Mouvement aussi d'intérêt plus large pour les problèmes philosophiques, qu'il a su créer à Louvain et qui, de proche en proche, s'est éveillé dans le pays.

Et voici que ces courants refluent vers leur source. Tous ceux qui doivent à l'Institut l'orientation de leurs efforts scientifiques, et tous ceux aussi qui lui doivent ces quelques idées générales qui mettent de l'ordre dans l'esprit et de la sûreté dans l'action,

tous ont compris que l'heure nous pressait de rendre enfin à notre maître commun le tribut de gratitude trop longtemps retardé.

Sous quels traits cependant dresser ici l'image du cardinal Mercier?

Les foules se sont inclinées sous sa bénédiction pastorale. Elles l'ont vu passer dans les rues, prodiguer les trésors de sa charité à toutes les souffrances, soutenir de sa parole les courages fléchissants, et fièrement braver l'injuste violence. Volontiers, elles attendraient qu'on leur fit revoir encore les gestes dont elles ont accoutumé de se souvenir. Mais il importe, cette fois, de leur montrer le héros qu'elles aiment sous un aspect moins connu.

Ici Mgr Mercier a mené sa lourde tâche de fondateur. Ici, il a patiemment lutté contre les mille obstacles que la nature même des choses accumule devant toute initiative originale. Mais ici surtout, il a passé d'innombrables heures à l'âpre travail du penseur et de l'écrivain.

Ecrire, c'était à ses yeux le devoir essentiel de quiconque fait œuvre d'étude ou d'enseignement; c'était l'épreuve suprême et la pierre de touche d'une réflexion féconde et utile; c'était aussi la forme crucifiante et bénie de l'apostolat auquel il appelait tous les fils de son esprit.

Ecrire, publier, condition nécessaire d'une science qui ne se borne pas à répéter le savoir d'hier mais tend à créer, d'un effort continu, le savoir de demain. Condition surtout de l'école vivante et progressive que voulait le fondateur de l'Institut. Il y mettait toute son ardeur, il y poussait tous ses disciples avec une hâte fébrile.

Dûr travail que de contraindre dans l'étroitesse d'un mot trop précis la richesse infinie et confuse de la pensée, de choisir parmi les expressions d'une langue toujours imparfaite celles qui trahiront le moins la rigueur du raisonnement, de retenir l'attention fuyante sur l'extrême sommet de l'abstraction. Et s'il faut avec cela tâcher aussi à garder l'aisance de la phrase, l'harmonie des sons et la grâce des images, labeur décevant, tissé d'efforts contradictoires, et que l'on ne mène que dans une tension extrême de toutes les énergies spirituelles.

Dans cet effort plus que dans tout autre, la volonté de fer de Désiré Mercier s'est affirmée, s'est fortifiée. Le petit bureau dont les deux fenêtres nous regardent, là, dans le pignon flamand, a été l'humble témoin de la lutte quotidienne qu'il mena, sans pitié, contre lui-même, prolongeant son travail au delà de toute mesure, le pressant avec une rapidité terrifiante et une fécondité triomphale.

Ce même effort, il l'a poursuivi jusqu'aux dernières heures de sa vie. Mais c'est ici, dans cette maison de science qu'il fallait le rappeler.

Il se fait qu'un jeune artiste, aux talents affinés par la spiritualité franciscaine, le P. Ephrem-Marie de Czynia, avait pu, au palais de Malines, d'un coin du cabinet de travail, observer le Cardinal, fixer dans l'argile son attitude et ses traits. Il nous offrirait, document unique, la silhouette de Mercier écrivain. Nulle effigie ne pouvait mieux nous convenir. C'est elle que ce bronze va nous garder.

Voici donc ressuscités sous nos yeux les gestes qui nous furent familiers : les longues mains fines et nerveuses faisant courir sur le papier la plume toujours plus rapide, les épaules courbées qui ramènent vers cette plume de l'homme tout entier, les yeux obstinément refusés à tout objet inutile, la mâchoire tendue dans l'effort volontaire, et le vaste front sous lequel s'accomplit le mystère prodigieux qui, dans la chair, fait transparaître l'esprit.

L'artiste a délibérément négligé les détails accessoires; du bloc de terre qu'il modelait, il n'a fait émerger que les lignes essentielles de l'image qu'il portait dans sa mémoire et dans son cœur. Il a accentué ainsi la signification symbolique de son œuvre. Elle se reliera heureusement aux moulages de Constantin Meunier autrefois recueillis dans notre jardin. A côté des puissants hauts-reliefs qui chantent la gloire du travail manuel, elle dira la peine et le mérite de l'effort intellectuel.

Les hôtes de l'Institut de philosophie aimeront à se recueillir devant cette image.

Parfois ils évoqueront le cardinal Mercier rédigeant à Malines la célèbre pastorale de 1914, les pages immortelles qui soulevèrent l'admiration du monde. Ils songeront alors que ces pages n'auraient jamais existé si leur auteur n'avait pas, ici, longuement appris à juger toutes choses du point de vue de l'éternel et à mettre, dans toutes ses paroles, la force invincible de la vérité. Ils comprendront qu'en définitive ce sont les idées qui mènent les hommes, et qu'en dépit des apparences, rien n'importe davantage, pour le salut des sociétés, que les travaux qu'ils poursuivent dans l'ombre silencieuse de notre école.

SIRE,
MADAME,

Vos Majestés ont rendu aujourd'hui au cardinal Mercier un hommage éclatant. Cet hommage rejaillit sur le mouvement d'études dont il fut l'initiateur. Il témoigne, avec éloquence, de la haute valeur de l'effort intellectuel. Nous recevons avec une profonde gratitude cette royale et magnifique leçon.

O Maître inoubliable et toujours aimé, vous voici revivant dans votre Institut, parmi ceux dont votre zèle sut allumer l'ardeur, et dont votre haute pensée sut ouvrir l'intelligence. Qu'avec cette image, votre esprit, mieux que jamais, habite cette maison. Que votre exemple, avec la grâce de Dieu, nous aide à continuer l'œuvre dont vous posâtes les fondements. Et puisse cette œuvre grandir jusqu'à être digne de vous.

CAMIONS
TRACTEURS
AUTOBUS
a moteur
sans soupapes

MEULEMANS

minerva

les plus
perfectionnés,
économiques,
durables.

CATALOGUES ET RENSEIGNEMENTS SUR DEMANDE
SANS AUCUN ENGAGEMENT

40, RUE KAREL OOMS, 40, ANVERS

Les plus Belles Récoltes
- s'obtiennent par le -
Sulfate d'Ammoniaque
le meilleur Engrais Azoté.



Sulfate d'Ammoniaque
Ordinaire



Sulfate d'Ammoniaque
Riche-Neutre

Le Comptoir Belge des Engrais Azotés
8, RUE DE SUISSE, A BRUXELLES

groupe les principaux
producteurs de sulfate
d'ammoniaque de
Belgique.

Régie Autonome de "PATRIA"

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17 34 00 et 17 51 21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. **THÉÂTRE PATRIA**
740 places assises
Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.
2. **Salle des CONFÉRENCES**
225 fauteuils
Estrade et installation pour projections lumineuses.
3. **Vaste HALL avec buffet**
400 m²
Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification p^r disques de phonographe
(pick-up).
4. **Locaux spacieux et confortables**
Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc. ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.



BIÈRE SUPÉRIEURE

DE FORTE DENSITÉ
QUALITÉ INCOMPARABLE

BANQUE DE l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Longue rue Neuve, 107-109-111, Anvers

Succursales :

36, Longue rue Loobroeck — 2, rue Th. Roucourt, Berchem
93, Chaussée de Turnhout, Borgerhout

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Caisse d'Épargne

Location Coffres-forts

**Tous travaux en OSEREAUX,
CÉRAMIQUE, FAIENCE, CIMENT
et GRANITO sont exécutés
aux meilleures conditions**

PAR LES

Etablissements L. KRANSKENS

SOCIÉTÉ ANONYME

140, avenue de l'Hippodrome IXELLES

Tél. 48.69.48

Compte chèq. post. 204.661

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : « Générale » Bruxelles

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 281

CAPITAL	fr. 1.000.000.000.00
RÉSERVE	fr. 1.078.000.000.00
<hr/>	
FONDS SOCIAL	fr. 2.078.000.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Jean Jadot, Gouverneur;
Emile Francqui, Vice-Gouverneur;
Jules Bagage, Directeur-Trésorier;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Félicien Cattier, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Charles Fabri, Directeur;
Alexandre Galopin, Directeur;
Henry Le Bouf, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLÈGE DES COMMISSAIRES :

MM. le Prince Jean de Mérode;
Edmond Solvay;
G.-H. Adan;
Léon Elliat;
le baron Adrien de Montpellier;
le baron A. d'Huart;
Baron de Trannoy;
G. Mullie;

Le Secrétaire,
M. Camille Lepêche.

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la « SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE » est assuré en province par ses Filiales patronnées et leurs agences dans plus de 375 villes et localités importantes du pays.

CORRESPONDANTS DANS TOUTES LES VILLES IMPORTANTES DU MONDE

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital et Réserves : 408,000,000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE - - Dépôts de Titres et de Valeurs - -
Comptes de Chèques et de Quinzaine Lettres de Crédit - - Prêts sur Titres

(taux variable)

Coffres-Forts

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis St-Gilles, St-Gilles;
Square Saintelette, 17, Bruxelles;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue du Bailly, 79, Ixelles.